

**Christian Sigoillot**  
*À propos de...*

**Roger Perron**  
*En scène au psychodrame*  
 Toulouse, érès, 2018

Roger Perron a choisi de nous présenter ce petit livre rouge du psychodrame en alignant les chapitres comme autant de termes reprenant la terminologie du théâtre. Il s'inscrit ainsi dans la lignée de Didier Anzieu, dont l'ouvrage de référence sur le psychodrame psychanalytique commençait par en explorer les racines théâtrales, mais aussi bien sûr, de Moreno, inventeur du psychodrame, passionné de théâtre.

Dans un style très lisible, qui ne s'embarrasse pas d'afféteries ni de jargon, l'auteur appuie sa présentation sur de solides et classiques bases théorico-conceptuelles de la psychanalyse, dont sa pratique est issue, et qui ne sauraient faire défaut à un psychodramatiste seul apte à délivrer des interprétations. (Ici, en actes dans le jeu ou en parole à son issue.)

Sa présentation permet une lecture aisée car elle s'appuie, elle-même, sur une mise en scène qui soutient l'attention comme s'il s'agissait d'une pièce de théâtre ou d'un conte. (Chaque chapitre correspond à un élément de la théâtrologie : drame, coulisses, chimères, intermittents du spectacle, souffleur, doublure.)

Au fond, R. Perron nous raconte le psychodrame un peu psychodramatiquement, n'hésitant pas à s'appuyer sur la mythologie ou la littérature (*Alice au pays des merveilles, Ulysse...*).

Le champ d'exploration de l'auteur est celui du psychodrame individuel : un seul patient, un meneur de jeu (lui-même) et des collaborateurs qui endossent les rôles que le patient désigne.

Le livre se présente donc davantage comme un manuel et la synthèse de ses années de pratique que comme une exploration de voies ou d'idées nouvelles en la matière.

La question du groupe et toute la matière des phénomènes qui s'y déploient (même s'il est noté que chacun peut être « réellement multiple ») sont effleurées, pour ne retenir que les mécanismes transférentiels et contre-transférentiels habituels, surtout entre patient et meneur de jeu.

Dans cette pratique, éprouvée, mais qui ne correspond plus vraiment à celle proposée en institution, par exemple (travail en groupe d'enfants ou d'adolescents, cothérapie), le directeur de jeu mène la barque. C'est le « pilote », celui qui, dans le chapitre intitulé « Le souffleur », peut être amené à utiliser la technique du doublage qui questionne si opportunément la question de l'altérité.

Ici, le risque pris par l'auteur est de prêter le flanc à la tentation de l'induction, en utilisant cette terminologie, surtout dans le contexte où le thérapeute, leader naturel, peut être soupçonné de tirer les ficelles.

La consigne adressée au patient est de proposer une scène qui pourra être jouée (événement, rêve, scène imaginaire... tout ce qui vient à l'esprit). Jouer est donc clairement posé comme l'objectif premier. Normal, direz-vous, pour du psychodrame ; encore s'agirait-il de nuancer en fonction de l'âge et de la façon dont la mise en jeu scénique peut s'inclure dans le fonctionnement groupal.

Cette incitation au jeu se rattache directement à l'agir en tant que modalité intermédiaire, par rapport aux représentations dont le psychanalyste fait habituellement son miel dans la cure classique.

De fait, les indications de psychodrame concernent les patients dont le préconscient est en panne (capacités associatives carencées, pauvreté de la fantasmatisation, sujets dont l'élaboration des traumatismes archaïques est impossible autrement), et ils sont invités à simuler (faire semblant) des situations où la parole est évidemment présente (mais la parole peut être un agir !).

R. Perron personnalise ce préconscient en en soulignant le caractère ingénu

et rusé face à un Moi ingénieux et bricoleur qui met en forme une « trouvaille » qui naît de l'espace clos du psychodrame.

C'est bien la touche de cet ouvrage que de rendre sensible la façon dont le *setting* psychodramatique ouvre à la possibilité, pour le patient (aidé de l'analyste), d'explorer la *terra incognita* de son inconscient, en répondant à la formule : « Tu ne me rechercherais pas si tu ne m'avais trouvé. »

Une rencontre qui duplique celle du bébé winnicottien dans l'épreuve du « trouvé-crée », et que l'on retrouve aussi dans l'expression de Lebovici disant que le sujet naît à être l'objet de l'objet.

De fait, l'auteur revient souvent sur la psychogenèse du psychisme, pour mieux inscrire le psychodrame dans une continuité des ressources expressives et langagières de l'humain, depuis l'enfance.

L'essentiel, dit-il, est de faire « correspondre le monde externe, de la perception et de l'action, et le monde interne, intrapsychique, où les perceptions et les actes deviennent des représentations, des fantasmes, des désirs, des regrets... »

Dans la situation de psychodrame, le « donner à voir » de la perception est posé comme le socle à partir de quoi se déploie la communication, et R. Perron rappelle alors justement la place du corps et du registre tonico-émotionnel (l'étoffe des émotions) dont H. Wallon faisait le support des interactions. Un corps qui est moins celui de la thérapie de relaxation (cénesthésie, posture, attitude) que des actions et des significations relationnelles plus proches du fantasme.

« Au psychodrame, l'enchaînement des figurations (image à l'identique d'un objet de perception) et des représentations (évocation de quelque chose qui peut être absent dans la perception) invite à passer d'une vision unique à une diversification des images. »

À plusieurs reprises, en effet, dans le livre, R. Perron s'attache à préciser les différences entre Représentation, Figuration et Symbolisation.

C'est là la base de la distinction entre intérieur et extérieur qui est rappelée comme l'essentiel du travail de psychodrame, sous la forme paradoxale du jeu (agir moteur, latéralisation du transfert) considéré habituellement comme non analytique.

La figuration amène aux représentations et à leur travail par la symbolisation secondaire (ce qui tisse les représentations), en les mettant en correspondance (voir les illustrations cliniques éclairantes sur le thème du père Noël p. 113 et suivantes).

Le scénario du fantasme, dans sa structure ternaire (agent de l'action, représentation de l'action, objet de l'action), est pris comme modèle récurrent, ainsi qu'il est illustré dans le fantasme « on bat un enfant », dont les multiples *transformations* sont, pour l'auteur, l'enjeu du travail de psychodrame. (« C'est ce travail de transformation du fantasme qui permet l'émergence de la position de sujet, comme agent invariant de ces opérations de transformations elles-mêmes » [Perron-Borelli, 1997]. »)

En une formule : « c'est/ce n'est pas », R. Perron ramasse ce qui fait le noyau du psychodrame : définition de la représentation, aire transitionnelle (Winnicott), dialogue des préconscients et interactions des processus identificatoires des protagonistes.

On peut repérer, à travers la référence au concept de « pensées paradoxales » emprunté à M. de M'Uzan, ce qui sera développé par les théoriciens des phénomènes de groupe comme flottement des limites du Moi et de l'identité, approche de moments de dépersonnalisation et identification primaire.

R. Perron utilise le beau mot de « Chimère » (formation créée à deux) pour traiter de ces questions en lien avec la rêverie maternelle.

Les personnes ignorant tout du psychodrame retiennent souvent de ce terme le suffixe « drame » qui alimente la peur. Cette naïveté n'est pourtant pas

sans reposer sur le fait que le psychodrame est, comme le souligne l'auteur, d'essence traumatique en tant que facteur d'excitation. Faisons remarquer qu'il en est davantage tenu compte dans les pratiques plus actuelles, plus intéressées aux mécanismes se déroulant dans le groupe, que dans celle exposée ici qui convoque le jeu de façon systématique, au lieu de le considérer comme l'aboutissement d'une élaboration de ce qui se passe dans le groupe.

Les deux chapitres sur le traumatisme servent l'exploration de cette problématique dans la lignée : rêve, hallucination, psychodrame dont la scène jouée peut être vécue comme possédant un caractère de « réalité ».

C'est tout le chemin qui se dessine entre fonctions cathartique et élaborative du psychodrame à travers le répertoire du théâtre, pour nous donner à entendre le lien entre deux exercices où il s'agit d'*interpréter* suivant que l'on est acteur ou psychanalyste.

En conclusion, l'auteur veut dissiper un doute lorsqu'il envisage l'improvisation dans le jeu : le plaisir à jouer ne serait-il pas susceptible d'effacer les limites entre théâtre amateur et travail psychanalytique ? Pour y répondre, il se raccroche à l'arrière-plan psychanalytique de sa pratique et de sa formation. Il définit alors le psychodrame comme le moyen d'assouplir et de diversifier, chez le patient, *via* ses figurations, les représentations de soi, d'autrui et des relations inter-personnelles.

Ce questionnement ne permet-il pas cependant une ouverture sur des dispositifs dans lesquels l'analyse de groupe prend en compte les désirs et les conflits pour chacun et collectivement à l'intérieur du groupe ? L'application de la psychanalyse au groupe fait alors de celui-ci une chambre d'écho et élargit l'usage qu'il peut être fait du jeu.

Quoi qu'il en soit, ce livre, ancré au cœur d'une expérience féconde, installe le lecteur dans la conviction qu'une telle

pratique psychanalytique, certes exigeante, envisage le jeu comme quelque chose d'éminemment sérieux et efficace quand il s'agit de venir en aide à certains patients.

**Jean-Louis Beratto**

*À propos de...*

**Clément Rizet**

*Adolescents limites,  
limites d'adolescence*

Paris, L'Harmattan, 2020

Préoccupé par la clinique des adolescents et des jeunes adultes, Clément Rizet se demande ce que sont devenues les lumières métapsychologiques qui guidaient de nombreux cliniciens ; notamment à propos de la notion de structure qui donne son sens à toute la psychopathologie. Il dénonce un effacement de la psychopathologie qui génère une confusion entre structures, entités et comportements. Revenir au diagnostic structural éviterait de faire le lit d'une non-assistance à personne en danger, par refus de considérer la structure psychique de l'adolescent ; adolescent en souffrance, confronté à de nouveaux aménagements. L'évaluation du traitement le plus ajusté possible s'étaye sur une décision diagnostique qui repose sur l'anamnèse.

Se référant à Freud et Lacan, il rappelle que la structure est incontournable ; le processus de subjectivation, relevant d'une orientation au sein du symbolique, rend possible la pensée du monde et de soi. Il souligne l'importance du surmoi, de son influence ; instance qui fournit au moi ses limites. Sa structure permet la préservation du moi face à la contrainte pulsionnelle.

Ce qui se passe à l'adolescence est l'expression de ce qui est structurellement préétabli. La puberté ne cause pas l'échec du processus de symbolisation, mais elle le révèle. Cet ouvrage, riche de nombreuses références et d'illustrations cliniques, nous parle d'adolescents qui